

## EDWARD BLAKE.

Il est sérieusement question de confier à l'honorable Edward Blake la direction du parti irlandais. Les deux factions, catholique et protestante, ne s'uniront jamais sous M. McCarthy, ni sous M. Redmond. Il semblerait que la Providence ait voulu donner à l'Irlande cette suprême consolation de pouvoir trouver, à l'heure où ses espérances séculaires vont se réaliser, un chef qui a vécu en dehors des rivalités et des acrimonies des factions irlandaises et qui, par son talent, son prestige, son expérience et son éloquence, est en mesure de conduire au succès l'œuvre de libération de cette grande nation opprimée.

Peu de personnes connaissent les grandes lignes de la carrière de M. Blake. Pour l'information du public, j'emprunte aux *Hommes du Jour* quelques extraits relatifs à l'éminent chef libéral.

M. Blake est né dans le canton d'Adélaïde, comté de Middlesex, Ontario, le 13 octobre, 1833. Son père, gentilhomme irlandais, qui avait bien peu d'expérience des misères de la vie d'un défricheur à cette époque déjà lointaine, s'était établi en plein bois, bien décidé à se tailler un domaine dans la solitude. Mais il dut bientôt se rendre compte qu'il n'était pas apte à cette besogne ardue ; et l'histoire de sa vie nous montre que, s'il crut alors que ses talents l'appelaient à occuper une position plus élevée, ce n'est pas qu'il se laissât leurrer par une ambition déplacée, puisque le pionnier mécontent devait devenir par la suite chancelier d'Ontario. Il fixa sa résidence à Toronto, où son fils Edward reçut l'instruction.

Edward Blake n'a pas trouvé la fortune à son berceau. Il était bien le fils du chancelier, mais il avait à faire son chemin avec ses propres talents. De vieux avocats se rappellent encore le temps où Edward Blake et son frère Samuel avaient leur bureau dans ce qu'on appelait alors les "Wellington Chambers," au coin nord-est des rues Jordan et Melinda, à Toronto. Et ils vous diront volontiers que l'ameublement et les traitements des clercs étaient loin d'indiquer que ces deux jeunes hommes de talent, qui devaient plus tard s'illustrer dans la politique et au barreau, voguassent alors sur les flots du Pactole. On n'y voyait pas moins quantité de livres de droit, que les frères associés dévoraient, en se les assimilant, pour le plus grand bien de leur future clientèle qui, du reste, ne devait pas tarder à venir. Leur étude prit vite de l'importance, et les deux frères durent s'associer d'autres hommes de talent, dont ils surent toujours rester les chefs.

En 1858, M. Blake épousait Mlle Marguerite Cronyn, fille de feu le très révérend Benjamin Cronyn, évêque du diocèse de Huron.

Lors de la confédération, les chefs réformistes, s'apercevant des qualités précieuses que possédait le fils de leur vieil allié, le chancelier, le supplièrent d'entrer dans la vie publique. Ces sollicitations eurent un tel effet, qu'Edward Blake se portait candidat, en 1867, dans la division de *South Bruce* pour l'assemblée législative, et dans *West Durham* pour le parlement fédéral. Non-seulement il fut élu dans les deux divisions, mais il prit, dès le début, place au premier rang dans les deux chambres. L'année qui suivit son entrée dans la

chambre locale, on le choisit comme chef de l'opposition, et, vers la fin de l'année 1871, il réussissait à déposséder ses adversaires du pouvoir, et était appelé comme premier ministre d'Ontario.

Sir John Macdonald lui avait offert auparavant la position de chancelier d'Ontario, haute charge qu'il avait cru devoir refuser. Quelques années après, il déclinait encore un plus grand honneur, la position de juge en chef de la cour suprême, qui est le poste judiciaire le plus élevé de la puissance.

En 1872, le double mandat ayant été aboli, Edward Blake abandonnait le champ de bataille de la législature provinciale.

Sur la scène plus vaste de la chambre des communes, il avait déjà su, depuis son entrée en parlement, assumer une place de plus en plus importante dans le conseil de l'opposition, et, après avoir baissé le rideau sur une administration, il était destiné à donner le coup de grâce à une autre dans une occasion plus mémorable encore. Ce fut en 1873, lors de la chute du gouvernement de sir John Macdonald. Confiant en ses hautes qualités, les partisans de M. Blake lui avaient assigné la tâche ardue de prendre à partie le premier ministre, quand celui-ci jugerait à propos de répondre aux graves accusations portées contre lui. Le débat sur la motion de non confiance proposée par M. Mackenzie se continuait depuis plusieurs jours ; mais le vieux chef ne remuait pas, et le député de *South Bruce* le laissait venir et l'attendait de pied ferme. Des deux côtés de la chambre, les batteries de l'artillerie parlementaire avaient déjà fait tonner leurs plus grosses pièces, et l'on n'entendait plus qu'un maigre feu de mousqueterie. Pourtant, l'on savait que deux des plus forts canons étaient pointés, chargés jusqu'à la gueule, et que leur décharge meurtrière allait, de l'un ou de l'autre côté, décider du sort de la bataille. A mesure que les heures et les jours s'écoulaient et que le suprême coup de feu devenait plus imminent, la capitale se remplissait de gens, accourus de plusieurs centaines de milles pour être témoins du terrible duel. Enfin le premier ministre entama sa défense, le 5 novembre, et parla cinq heures durant. Le discours était digne de la circonstance et il est resté comme un modèle d'éloquence que l'on ne saurait lire sans être profondément ému. Quand le chef du gouvernement se fut assis, M. Blake se leva, au milieu d'une chambre bondée de spectateurs surexcités, mais silencieux. C'était certainement l'heure la plus solennelle de sa vie. Il avait en main un terrible réquisitoire qui, certes, ne perdit rien de sa sinistre gravité en passant par la bouche éloquente de l'accusateur. Sans pitié dans sa logique énumération des faits, il sut pourtant garder une dignité d'expression qui ajoutait dix fois plus de force à son argumentation. Quand il reprit son siège, on sentit des deux côtés que le gouvernement était condamné, et ce fut sans surprise que l'on apprit, bientôt après, que l'administration abandonnait le pouvoir.

Depuis lors, M. Blake a subi bien des revers politiques ; il a, sans doute, été bien souvent écœuré de la petitesse, de la mesquinerie et de la fausseté de la vie publique, ainsi que, de la bassesse de plus d'un de ses partisans ; sa santé s'est même ébranlée sous la tâche de Titan qu'il s'était imposée.

On trouverait difficilement, non-seulement dans notre histoire, mais dans celle des autres peuples, un homme